

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne RECLAMES: 25 centimes — On traite à forfait

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas-Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chef J.-B. PARDON et FILS, 26, Chaussée d'Alseberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 45, 7 19, 8 47, 9 47, 11 47, m., 12 24, 2 02, 3 39, 5 18, 6 45, 7 33, 8 32, 9 33, 11 41, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 22, m., 1 19, 2 39, 4 55, 5 38, 7 17, 8 18, 10 11, 11 25 Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 3 18, 4 40, 5 20, 6 55, 8 00, 10 05, 11 15, Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 7 10, 8 08, 9 40, 11 38, 12 15, 1 55, 3 31, 5 08, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02 Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 05 DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 26 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 04 soir

BOURSE DE PARIS

DU 14 OCTOBRE	
3 0/0	61 55
4 1/2	89 35
Emprunts (5 0/0)	98 90
DU 15 OCTOBRE	
3 0/0	61 80
4 1/2	88 55
Emprunts (5 0/0)	98 95

ROUBAIX, 15 OCTOBRE 1874

BULLETIN DU JOUR

Le gouvernement espagnol a donné, parait-il, communication aux puissances de son *Memorandum*. On télégraphie, en effet, de Berlin, le 14, que le ministre d'Espagne accrédité près le gouvernement allemand a remis à ce dernier « une copie de la note que l'ambassadeur d'Espagne à Paris a communiqué le 8 octobre au gouvernement français. » Le duc de Serrano entend donc donner à sa démarche toute la solennité possible.

On mande de Madrid, le 13, que M. de Chandordy a eu une conférence avec le maréchal Serrano.

Le conseil des ministres s'est réuni dans la matinée du 14, sous la présidence du maréchal de Mac Mahon. Le Président de la République a reçu ensuite le prince de Galles, qui part le 15 pour Eclimont, où il restera jusqu'à dimanche soir chez M. le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia, ex-ambassadeur de France à Londres. Le prince passera les journées de lundi, mardi et mercredi chez M. le duc de La Trémouille, à Rambouillet, puis reviendra à Paris.

Les événements qui s'accomplissent dans la République argentine ont décidé le gouvernement brésilien à envoyer une escadre dans les eaux de La Plata. Le Brésil n'a nullement l'intention d'intervenir dans les événements. Des instructions en conséquence ont été données au commandant de l'escadre.

Une lettre de Suisse donne des détails intéressants sur le mouvement antireligieux qui s'opère dans cette petite république et qui la rapproche de l'Allemagne.

C'est ainsi que dernièrement la population du canton de Soleure a ratifié par 8,356 voix contre 5,896 le décret de suppression du couvent des bénédictins de Mariastein, du chapitre de Soleure, qui est le chapitre cathédral du diocèse de Bâle, et enfin du chapitre collégial de Schoenenwerd.

Aussitôt le résultat connu, un des coryphées du parti radical s'est empressé de le télégraphier à M. de Bismarck: « Il sera content, dit-il, d'apprendre que ce progrès a été obtenu en Suisse. »

Au congrès pédagogique de Winterthorn, un des rapporteurs exposant que l'instruction militaire doit commencer sur les bancs de l'école, n'a pas craint de dire que « la Suisse devait avoir une armée solide et se serrer auprès de

l'Etat qui tient en Europe la primauté de la civilisation. »

Au mois de janvier dernier, un membre du conseil national, fort influent disait: « Il nous faut former un corps solide de 60 à 80 mille hommes et sera destiné à marcher à côté de l'armée allemande dans sa prochaine guerre avec la France. »

Tout cela est certainement exagéré et nos voisins n'en sont pas encore toutefois il y a là des symptômes qui seraient imprudent de négliger.

Une dépêche annonce que six généraux Kruppe 3,000 fusils système Wentzel et 300,000 cartouches ont débarqués sur la côte espagnole et reaux carlistes; M. de la Vega Ari attribuera-t-il l'arrivée de cette contrebande de guerre à la négligence des agents français?

On lit dans le *Bulletin français*:

Le journal de *l'Europe* vient de publier l'analyse d'une Note diplomatique remise à notre ministère des affaires étrangères par l'ambassadeur d'Espagne. Cette Note, dont quelques journaux nous paraissent disposés à s'exagérer l'importance, a trait à l'attitude du gouvernement français vis-à-vis des carlistes.

Notre ferons remarquer que la plupart, sinon la totalité des faits qui y sont exposés, ont été déjà l'objet d'un échange de communications entre les deux gouvernements, et que, dans une réponse en date du 6 août dernier à des observations de même nature, le duc Decazes démontra avec la dernière évidence que la France avait pris toutes les précautions que pouvaient réclamer les usages internationaux.

Le *Times* de ce matin constate d'ailleurs que « l'univers entier » a reconnu « l'irréprochable surveillance exercée par la France. »

La France, l'Allemagne et l'Espagne

Le *Journal de Paris* expose ainsi la situation actuelle:

Avant d'examiner jusqu'à quel point est justifiée l'événement provoqué dans le public par la note comminatoire de l'Espagne, nous rencontrons une question préjudicielle, en quelque sorte: question qu'il nous paraît indispensable de vidier tout de suite.

Sommes-nous uniquement en présence de l'Espagne? ou, pour parler d'une manière plus exacte, sommes-nous uniquement en présence du maréchal Serrano et de ses ministres? Si telle était la situation vraie, l'envoi du document dont il s'agit ne pourrait provoquer chez nous aucun autre sentiment que celui d'une méprisance pitoyable. La condition misérable du gouvernement qui nous tient un pareil langage, rendrait absolument inoffensives ses allégations mensongères, ses dénégations calomnieuses et ses prétentions outrecuidantes.

Mais il est hors de doute, pour nous du moins, que telle n'est pas la situation. L'Espagne, évidemment, n'a été, dans cette occasion, que la porte-parole d'une puissance étrangère. Le gouvernement de Madrid a tenu la plume: un autre gouvernement a dicté cet étrange document. Tout le prouve: le ton du document, le fond des idées, la forme de l'argumentation, et jusqu'à la précipitation avec laquelle les télégrammes de Berlin et les journaux de l'Allemagne du Nord, ont révélé à l'Europe l'existence de

l'Etat qui tient en Europe la primauté de la civilisation. [La Note espagnole, lorsqu'elle venait à

l'Etat qui tient en Europe la primauté de la civilisation. Au mois de janvier dernier, un membre du conseil national, fort influent disait: « Il nous faut former un corps solide de 60 à 80 mille hommes et sera destiné à marcher à côté de l'armée allemande dans sa prochaine guerre avec la France. » Tout cela est certainement exagéré et nos voisins n'en sont pas encore toutefois il y a là des symptômes qui seraient imprudent de négliger. Une dépêche annonce que six généraux Kruppe 3,000 fusils système Wentzel et 300,000 cartouches ont débarqués sur la côte espagnole et reaux carlistes; M. de la Vega Ari attribuera-t-il l'arrivée de cette contrebande de guerre à la négligence des agents français? On lit dans le *Bulletin français*: Le journal de *l'Europe* vient de publier l'analyse d'une Note diplomatique remise à notre ministère des affaires étrangères par l'ambassadeur d'Espagne. Cette Note, dont quelques journaux nous paraissent disposés à s'exagérer l'importance, a trait à l'attitude du gouvernement français vis-à-vis des carlistes. Notre ferons remarquer que la plupart, sinon la totalité des faits qui y sont exposés, ont été déjà l'objet d'un échange de communications entre les deux gouvernements, et que, dans une réponse en date du 6 août dernier à des observations de même nature, le duc Decazes démontra avec la dernière évidence que la France avait pris toutes les précautions que pouvaient réclamer les usages internationaux. Le *Times* de ce matin constate d'ailleurs que « l'univers entier » a reconnu « l'irréprochable surveillance exercée par la France. »

On espérait que nous refuserions de reconnaître le gouvernement du maréchal Serrano. C'est par là qu'on voulait faire naître le conflit. L'Espagne se serait déclarée offensée; et la Prusse, sous prétexte de défendre le faible contre le fort et l'opprimé contre l'oppressur, serait venue au secours du gouvernement de Madrid. Ce prétexte de conflit a encore été écarté. On en a cherché un autre: on a trouvé. On finit toujours par trouver quand on cherche avec cette persistance et avec cette énergie de volonté.

Si tel est le véritable état des choses, — et pour notre part nous n'en doutons pas, — l'incident dont le public se préoccupe depuis trois jours présente une incontestable gravité. Ce n'est pas une raison pour perdre notre sang-froid: nous savons trop ce qu'il nous en a coûté pour n'avoir pas su, à certains jours décisifs de notre histoire, rester suffisamment maître de nous-mêmes.

C'est une raison, au contraire, pour examiner de très près et avec le calme le plus absolu, la solution qui nous est faite par les exigences nouvelles d'un vainqueur envers lequel nous pensions nous être complètement acquittés.

Il importe sans doute, pour notre bonne réputation, de démontrer que les imputations dirigées contre nous ne reposent sur aucun fondement sérieux: nous y réussirons aisément. Mais ce n'est là que le côté moral de la question et nous n'avons pas besoin de dire qu'il est de peu de valeur aux yeux de ceux qui ont soulevé cet incident. Si complètement que nous soyons en mesure de nous justifier, ce n'est pas une raison suffisante pour que la menace qui est suspendue sur notre tête en soit détournée.

Il importe donc bien davantage encore de savoir si ceux qui nous cherchent cette querelle sont décidés à la pousser jusqu'au bout, quoique nous fassions, ou si, au contraire, ils ont seulement la pensée de nous arracher certaines concessions déterminées. Dans cette seconde hypothèse, il faut encore, pour prendre une résolution motivée, connaître le *maximum* et le *minimum* des concessions dont il s'agit.

Ces points si intéressants pour nous ne pourront être complètement éclaircis qu'à la suite du débat diplomatique, auquel la Note de l'Espagne va nécessairement donner lieu. C'est donc ce débat qu'il faut attendre avec calme et suivre avec attention, si nous voulons, dans une circonstance aussi grave pour notre pays, réfléchir avant d'agir, et nous garder de toute démarche inconsidérée qui pourrait nous engager dans un sens ou dans l'autre, plus vite et plus complètement que nous ne voudrions.

ÉDOUARD HERVÉ.

M. Thiers continue son voyage et ses discours. Nous avons hier, dans le journal de M. Gambetta, le résumé et un extrait du discours qu'il a prononcé à Bologne. On y remarque les paroles suivantes:

M. Thiers aurait dit aux Italiens:

« Vous devez vous attendre de la part du gouvernement actuel aux effets d'un ressentiment, mal déguisé, et cela à cause des influences que le parti ultramontain pourrait exercer de temps à autre. »

Nous trouvons ce langage simplement odieux, et le nouveau rôle que vient de prendre M. Thiers est révoltant. Attaquer et calomnier le gouvernement de son pays à l'étranger, injurier ses adversaires politiques devant des étrangers, c'est un degré d'abaissement, un oubli du sens moral et du patriotisme que nous n'aurions pas osé prévoir.

Le *Courrier de l'Europe* annonce que le maréchal-président, invité par M. le duc de Broglie à venir passer une journée au château de Broglie, a accepté cette invitation. Samedi matin, dit le *Courrier de l'Europe*, le maréchal partira de Paris par un train spécial et arrivera à Bernay, où il sera reçu par l'exprésident du conseil des ministres, accompagné de M. le préfet de l'Eure, de plusieurs députés et des principaux fonctionnaires administratifs. Le maréchal montera immédiatement en voiture, ainsi que les invités de M. le duc de Broglie, pour aller déjeuner au château. On nous fait espérer que, dans le cas où il ne retournerait à Paris que dimanche, le maréchal de Mac-Mahon s'arrêterait à Evreux quelques instants et visiterait les travaux d'installation du nouveau casernement.

M. Castelar, ex-président de la République espagnole, est arrivé ce matin à Paris.

S. E. le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, a été reçu aujourd'hui à deux heures par M. le maréchal de Mac-Mahon.

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du *Journal de Roubaix*.

Paris, 14 octobre.

Ce qui caractérise dans tous les pays et dans toutes les époques le triomphe de la Révolution, c'est la dégradation des âmes. Nous le voyons par l'Espagne. Avant d'abandonner ses traditions monarchiques, elle avait conservé des sentiments chevaleresques, ce respect de la femme et du malheur, qualités devenues proverbiales et immortalisées par le chef d'œuvre de Cervantes. Depuis la monstrueuse coalition de Cadix qui a coûté la vie à Prim, dont les assassinats ne sont pas encore punis, coalition qui compte six années d'anarchie et autant de gouvernements qui se sont culbutés les uns les autres, les antiques sentiments chevaleresques de l'Espagne sont ensevelis maintes fois sous les ruines accumulées chez cette nation.

La Révolution espagnole ne respecte plus rien; naguère, en pléines Cortès, elle insultait son ancienne souveraine dont le règne a été si odieusement exploité et dont la coalition a brisé le trône qu'elle avait elle-

même élevé. Serrano, qui avait été comblé d'honneurs et de faveurs par dona Isabella de Bourbon, l'a outragée et exilée. Voici maintenant que ce même personnage prétend, par la nouvelle note adressée au gouvernement français, l'obliger à interdire le séjour de Pau à l'auguste fille de la duchesse de Parme, séjour exclusivement consacré aux ambulances.

La note en question va plus loin, elle fait un grief à la France d'avoir laissé l'auguste épouse traverser la frontière pour passer le jour de sa fête auprès de son vaillant mari, ce digne fils d'Henri IV sous tous les rapports.

Je n'ose pas croire que le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon puisse céder à cette honteuse réclamation du gouvernement de Serrano.

Je n'ai pas besoin de vous mettre en garde contre les nouvelles dépêches de Santander qui annoncent la soumission de plusieurs bataillons carlistes; Santander semblerait décidément la fabrique de ce genre de dépêches, qui servent pour les spéculations de Bourse.

Les journaux anglais rendent compte d'un meeting tenu à Londres par quelques fanatiques protestants qui ont adopté une suite de résolutions exprimant leurs sympathies pour le gouvernement allemand, à l'occasion de la lutte qu'il soutient contre les ultramontains, et invitant le gouvernement et le parlement à employer tous les moyens en leur pouvoir pour empêcher la suprématie temporelle de la hiérarchie papiste dans la Grande-Bretagne.

Malgré ce meeting, il semble, d'après les journaux anglais, qu'on se fasse peu d'illusion sur le succès final de la campagne entreprise par M. de Bismarck contre l'ultramontanisme, et qu'on ait peu de confiance dans la valeur des principes soutenus par le chancelier. En ce qui concerne le clergé protestant, du moins, on a entendu au Congrès ecclésiastique qui vient d'avoir lieu à Brighton l'évêque de Winchester, parlant des vieux catholiques, signaler la faiblesse et les inconséquences de la nouvelle congrégation.

A son avis, elle n'est point née viable et disparaîtra promptement d'elle-même aussitôt qu'elle ne sera plus supportée et en quelque sorte entretenue par l'aide factice du pouvoir séculier. Le savant prêtre l'a assimilée à une sorte de production hybride aussi impuissante à détruire qu'à se propager. En effet, a-t-il dit, tandis que l'église de Rome repousse comme hérétiques ou schismatiques les chefs de la nouvelle secte Döllinger et Reinkens, nous autres protestants ne pouvons les considérer que comme catholiques.

L'évêque de Melbourne est allé plus loin encore et un autre ecclésiastique a donné le coup de grâce au projet d'amalgamer les anglicans avec les vieux catholiques, en déclarant que la sympathie témoignée d'abord à ces derniers pour avoir secouru le joug du Pontife de Rome avait complètement disparu devant la persécution que le prince de Bismarck avait entreprise contre les catholiques d'Allemagne. Il est donc évident que si la nouvelle religion trouve appui en Angleterre, ce ne sera point dans le clergé protestant.

P. S. — Il y aura, demain, très-probablement une interpellation au sujet de l'Orléanais; on croit que le duc Decazes se contentera d'une réponse dans le sens de la note du *Journal officiel*.

Quant à la note espagnole, tout débat sera refusé, pour le moment, par les ministres. Le duc de Padoue vient d'être révoqué de

Feuilleton du *Journal de Roubaix* DU 16 OCTOBRE 1874.

— 36 —

LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR M^{me} CRAVEN.

(Suite.)

XXXVIII

Cette impression fut si forte qu'elle commença par me rendre odieux le souvenir qui, tout à l'heure, me semblait la seule joie de ma vie, et que je ne pouvais me résoudre à vouloir bannir! L'acte miraculeux de souveraine bonté avait porté sur l'objet même de ma prière, et l'obstacle qui me séparait de Dieu avait été réellement ôté de mon cœur. C'était là ce qui, plus encore que tout le reste, était changé et transformé.

Mais, dans cette lumière parfaitement juste et vraie, cette impression violente s'effaça peu à peu, et me laissa revoir bientôt Gilbert sous un aspect tel, qu'il put demeurer dans ma pensée sans la troubler désormais. Je songeai alors à son danger à lui, et j'y songeai avec repentir. Je démaîlé en moi-même cette conviction secrète, première et souvent unique cause des fautes d'autrui, et dont il est si rare d'être exempté en pareille rencontre. Et je priai Dieu de me pardonner et de le guérir aussi complètement qu'il m'avait guérie moi-même!

Peut-être en ai-je dit trop long sur

cet événement, le plus grand, le seul grand de ma vie, et sur les impressions diverses qu'il produisit en moi. Mais il fallait bien m'efforcer de peindre l'état transfiguré de mon âme, sous peine de ne pouvoir faire comprendre ensuite ce qui me reste à dire, ce jour ayant, grâce au ciel, marqué de sa trace ineffaçable chacun de ceux qui l'ont suivi!

XXXVIII

J'eus pendant plusieurs jours quelque peine à dissimuler la joie débordante que mon visage trahissait en dépit de mes efforts, et que rien, en apparence, ne paraissait justifier.

En effet, l'attitude de Lorenzo était toujours la même. Il continuait, comme il l'avait fait depuis son retour, à ne paraître qu'aux heures des repas. Une partie de la matinée, il demeurait enfermé dans son atelier, où il était fort rare maintenant qu'il me fût permis de pénétrer, et il passait toutes ses soirées dehors. Mario était parti pour la Sicile. Stella n'avait pas encore tout à fait avec moi son aisance accoutumée, et Lando, absorbé par ses propres affaires, s'occupait moins que de coutume des miennes.

Nos réunions ordinaires se poursuivaient toutefois; comme auparavant, les mêmes habitudes se réunissaient tous les soirs. J'attendais alors ma tante se lamentant tout haut du départ de *quel Francese simpatico* et assurant que *il Keryy* manquait à tout le monde. Le nom de Gilbert était, en effet, prononcé ainsi sans cesse, et parfois il me sem-

blait que Stella était étonnée de ma tranquillité et ne la comprenait pas, tandis que moi, au contraire, je ne l'étais point de son silence, que je comprenais fort bien. Mais nous nous en tenions encore jusque-là à notre convention tacite de ne point nous parler de lui. Quelques jours s'écoulerent ainsi, pendant lesquels Livia fut la seule à qui je ne cachai rien. Ce que fut sa joie, lorsqu'en me revoyant, un seul regard lui fit deviner la paix recouvrée de mon âme, est inutile à dire ici. A dater de ce jour, il nous sembla qu'un lien plus fort que celui du sang nous unissait, et que nous devenions sœurs commemoes ne l'avions jamais été. Mais lorsque dans le transport de ma joie nouvelle, je m'écriai que « la richesse de ma belle demeure me semblait maintenant un contre-sens et une entrave, » et que je n'aimais plus que cette simplicité austère dont elle était environnée, elle m'arrêta tout court.

— Le goût doit suivre la vocation, Gina; la lienne n'est point de quitter le monde ou même la parure. Tâche de plaire à Lorenzo, de le ramener à toi; c'est là ta mission, non moins haute que toute autre, et lorsque tu sentiras renaitre pour lui ta tendresse des premiers jours, ce n'est pas, crois-le, Carina, l'amour que Dieu t'a fait comprendre qui combattra jamais dans ton cœur celui-là! Tu as révélé de grandes choses pour Lorenzo! Allons, Gina, courage! c'est l'heure de les accomplir.

C'était ainsi qu'elle me ramenait à la

grande et simple vérité. Je la comprenais, malgré les impressions diverses que j'ai énumérées, et j'attendais du temps de reconquérir le cœur de mon mari, ce cœur plus malade encore que ne l'avait jamais été le mien. Malgré moi, souvent maintenant mes yeux se remplissaient de larmes en considérant ses traits altérés, son regard troublé, souffrant sillonné avant l'âge, et tous ces signes funestes par lesquels l'âme soignée marque et flétrit la beauté physique elle-même. Mais je n'en étais plus au temps où il me semblait possible de viser le but et de l'atteindre en un jour, et j'avais compris la valeur de ces deux mots *patience* et *silence*.

Lévé maintenant dès l'aube, j'allais avec Ottavia chaque matin à l'église du couvent voisin, chercher l'aliment de la journée et, pour ainsi dire, puiser dans mon trésor d'inepuisables joies. Ensuite je portais moi-même aux pauvres les secours que, dans ma superbe indolence, je m'étais contentée jusqu'alors de faire distribuer par ses mains. Ce fut là tout le changement extérieur des habitudes de ma vie, et il passa inaperçu pour tous. Mais il n'en fut pas tout à fait de même de celui qui s'était produit, à l'insu de moi-même, dans mon langage, mes manières, et jusque dans l'expression de mes traits; et quoique Lorenzo eût rarement l'occasion de m'observer (car il continuait à éviter d'être tête à tête avec moi, même pendant les repas), je crus cependant remarquer bientôt qu'il recouvrait, dans ses rapports avec

moi, une certaine aisance. Jusque-là il s'était senti blessé non-seulement dans son orgueil et dans sa passion, mais encore et surtout humilié vis-à-vis de moi; et il faut reconnaître que la froideur, et le dédain, qui avaient été la forme muette de mes reproches, n'étaient point fait pour l'attendrir. En retour, la hauteur glaciale de son regard, qui me semblait ajouter au parjure l'outrage, portait mon exaspération à son comble et, plus encore que ses torts réels, avait troublé toutes mes pensées, dans le temps où je me livrais au souvenir désespéré de Gilbert comme à une sorte d'ivresse qui me faisait oublier à la fois et ma douleur et ma colère. Aujourd'hui, je ne cherchais plus à fuir l'une, et l'autre était éteinte. L'état nouveau de mon âme produisait au dehors un calme et une sérénité que jamais auparavant je n'avais possédés.

Sans pouvoir deviner la cause de ce changement, l'œil prompt et pénétrant de Lorenzo l'eut vite reconnu. Un jour, après m'avoir regardé un instant avec attention, une expression triste et pensive traversa ses yeux, et il me sembla apercevoir dans son regard une lueur de tendresse, de respect ou d'attendrissement.

Il n'en passa pas moins toute sa soirée dehors, et ma pensée inquiète le suivit comme de coutume, sans oser dire un mot pour le retenir, et encore bien moins me hasarder à l'interroger. Une semaine tout entière encore s'écoula ainsi dans la vague attente d'un moyen